

AVIGNON/OFF

Tu m'as conquis, j'tadore...

Un voyage au milieu de nulle part. Une odyssee immobile. Pas de mers déchaînées ni de méchants oracles. Ici, c'est le spectateur qui embarque pour une aventure théâtrale en utopie.

Avignon (Vaucluse),
envoyée spéciale.

Ils sont belges. À première vue, ça ne se voit pas. « Quoique », comme dirait Raymond Devos, qui était belge lui aussi. Au point qu'on finit par se demander si Beckett ne l'était pas un peu. *Des Caravelles et des batailles*, d'Eléna Doratiotto et Benoît Piret, est un spectacle étrange et loufoque, hors sol, hors champ, hors tout. D'une simplicité déconcertante, d'une intelligence insolente. D'immenses rideaux cernent le plateau, à cour, à jardin et en fond de scène. Une table pliante – une vilaine desserte de chez Ikea en plastique blanc (probablement une Flytta, 139 euros) et un torchon-nappe. Plus tard, quelques chaises et un bout de moquette violet en guise de tapis rouge. Ne pas oublier : un totem en bois cloué planté au milieu du plateau qui s'érouse un peu (une flaque de copeaux apparaîtra à ses pieds à un moment).

Ils sont trois – M^{me} Stör, M. Obertini et Clawdia – à scruter l'horizon...

Quelque part en Europe, une « Montagne magique » façon Thomas Mann, ils sont trois – M^{me} Stör, M. Obertini et Clawdia – à scruter l'horizon. Ils s'apprentent à remballer leur dessert et leurs verres quand se présente celui que l'on n'attendait plus, Andréas. Andréas trimballe un sac à dos. Il a loupé une correspondance en gare de... qu'importe. Il est là, aussi intrigué que le spectateur, chaleureusement accueilli par nos trois acolytes. Échanges truffés de points de suspension, on fait comme si, comme si on savait, comme si on se doutait de. Les chambres sont par là, on peut y accéder par le jardin, la salle de restauration par ici. On ne sait toujours pas où on est mais on s'y sent bien, tout de suite. Pas de chichis. Des présentations réduites au minimum. Qui que tu sois, d'où que tu viennes, tu es ici bienvenu.

Seul passage obligé, la visite abondamment commentée par M. Obertini de cet immense triptyque qui raconte la bataille de Cajamarca. Trois tableaux accrochés aux rideaux scrutés à la loupe par les

Le temps s'écoule au rythme des saisons, lentement. L'inconnu ne fait pas peur. L'étranger est le bienvenu.



Des Caravelles et des batailles, d'Eléna Doratiotto et Benoît Piret, un spectacle étrange et loufoque. Héliène Legrand

habitants de ce lieu, si bien racontés qu'on finit par les voir, les distinguer. La bataille de Cajamarca raconte la conquête du Pérou par Francisco Pizarro, une brute épaisse assoiffée d'or et de pouvoir, un barbu analphabète de bonne lignée né à Trujillo, en Estrémadure. Avec trois caravelles et cent quatre-vingts hommes, il compte bien se construire son petit empire. Le chef inca Atahualpa (le poète et musicien argentin Atahualpa Yupanqui lui doit son nom), à la tête de plus de trente mille hommes, sera piégé, trahi sans états d'âme par Pizarro. À Trujillo, une immense statue en bronze du conquistador trône au milieu de la Plaza Mayor. Les touristes se prennent en photo devant, ignorant les faits d'armes sanguinolents du type perché sur son cheval. Le tableau, dont on ne connaît pas l'auteur, raconte cette histoire en trois temps. Il est là, suggéré, commenté, un aller-retour à l'histoire

jonchée de cadavres oubliés. Andréas débarque ici, ne devait pas rester et finit par rester. Depuis cet endroit, le monde se découvre peu à peu. Il y a un lac – à deux heures de marche – magnifique, où l'on peut se baigner. L'une s'amuse à jeter des pierres dans un précipice. On s'enroule dans une immense couverture pour regarder, allongé sur l'herbe, les étoiles la nuit. D'autres arrivent, d'autres repartiront, façon *Maison bleue* de Maxime Le Forestier, qui n'existe que dans la chanson et surtout pas à San Francisco. Il y a là un écrivain aussi, M. Gürkan (c'est fou comme il ressemble à Jean-Jacques Debout), persuadé qu'il obtiendra le Nobel de littérature. Il manque trois pages à Gürkan pour parachever son livre. Mais il se consacre à son discours pour le Nobel et ses amis lui préparent une cérémonie (c'est ici qu'on installe les quelques chaises et déroule le tapis violet) désuète, charmante et amicale. Silence dans la salle. Tous attendent son discours. Une légère tension se fait sentir. Gürkan dit trois mots – ici l'expression prend tout son sens : « *Gloire aux vaincus* », plongeant son auditoire dans une profonde méditation.

Plaisir d'offrir, joie de recevoir et inversement. *Des Caravelles et des batailles* est un moment de grâce et d'émerveillement, un voyage dans un endroit à portée de main, une zone de liberté et d'utopie à défendre, joyeuse et irrévérencieuse. On s'y sent bien. On y retrouve de l'humanité, le temps s'écoule au rythme des saisons, lentement. L'inconnu ne fait pas peur. L'étranger est le bienvenu. Et on est toujours l'étranger d'un autre, ne l'oublions pas. Interprété par des acteurs dont le jeu, d'une sobriété extrême, est intense, juste, complice. On a traversé de grandes odyssees durant le festival. Celle-ci est une leçon d'humilité, pétillante, enthousiasmante. Cette odyssee se conjugue au présent. •

MARIE-JOSÉ SIRACH

Créé au Théâtre Jean-Vilar de Vitry cet hiver, le spectacle se joue au Théâtre des Doms, à Avignon, à 17 heures, jusqu'au 27 juillet (reïOche le 23). Tournée (non définitive) : festival Sens Interdits, Lyon, les 26 et 27 octobre ; Théâtre Varia, Bruxelles, du 14 janvier au 1^{er} février 2020 ; Théâtre Sorano, Toulouse, du 3 au 5 mars 2020.